

Albert Memmi : du colonisé au dépendant

Interview

par

Mario Pelletier

(Le Devoir, 6 septembre 1980)

Albert Memmi n'a guère besoin de présentation. Surtout au Québec, où son *Portrait du colonisé* est devenu, dans les années soixante, le missel du militant nationaliste. Mais depuis, comme le Québec, l'écrivain d'origine juive tunisienne a fait beaucoup de chemin. Parti des rapports collectifs de domination, il en est arrivé à un concept plus général, qui englobe aussi les rapports individuels : la dépendance. C'est le titre du livre qu'il vient de faire paraître chez Gallimard.

Avec son accent méditerranéen et un entrain juvénile qui camoufle bien ses soixante ans, Albert Memmi entreprend d'expliquer comment il situe le dépendant par rapport au colonisé.

« Pendant 25 ans, j'ai travaillé sur les problèmes de dominance. Au fond, en partant de mon expérience personnelle de colonisé, j'ai pensé que chaque fois que deux groupements ou deux individus sont en contact, il se produit des phénomènes de conflit : l'un essaie de gagner sur l'autre. J'ai donc écrit un certain nombre de livres sur cette relation de domination-sujétion, que le rapport entre colonisateur et colonisé illustre bien. Mais il y a quelques années, j'ai eu l'impression que cela n'expliquait pas tout. Je continue à penser que c'est une des clefs fondamentales, mais quelque chose manquait. Le besoin que nous avons les uns des autres. J'ai proposé deux nouvelles idées, qui sont la dépendance et la pourvoyance. En fait, celui qui a besoin et celui qui satisfait au besoin. Des exemples, il y en a partout. Prenons le médecin et le malade : c'est quand j'ai été moi-même malade, hospitalisé, comme je le raconte dans le livre, que j'ai commencé à penser à cela. Je me suis aperçu que s'il est vrai en partie que le médecin domine le malade, celui-ci ne s'en plaint pas tellement car il a besoin du médecin. Donc, il est dépendant du médecin, qui se trouve ici pourvoyeur. On trouve beaucoup de duos de ce genre dans la vie, pourvoyeur-dépendant et dominant-dominé. Les parents et les enfants notamment mais la dépendance ici est réciproque, les parents ayant aussi besoin des enfants. On peut être tantôt pourvoyeur tantôt dépendant. L'exemple le plus patent de cette réciprocité, c'est le couple. S'il est vrai que l'homme domine le plus souvent la femme, il a aussi besoin de celle-ci. J'ai donc été amené à étudier cette relation de dépendance, et elle est extrêmement riche. On y trouve attente, désir et en même temps impatience, inquiétude, révolte contre cette relation de dépendance-pourvoyance. J'ai passé ensuite aux groupes pour m'apercevoir qu'ils sont souvent dans le même type de relation. Par exemple, au niveau des nations, les différentes coupes constitutives sont en conflit : classes, générations, ethnies. On a trop tendance à ne voir que les conflits de classe. Mais si une nation tient, c'est qu'elle a, comme un couple, des intérêts réciproques. Peut-être qu'un schéma de ce genre pourrait permettre d'analyser plus en finesse la relation complexe qui existe entre le Québec et le Canada. »

Avant de lancer Albert Memmi sur ce parcours miné, je lui fais remarquer que sa notion de dépendance peut paraître sage par rapport à l'autre notion, qui a inspiré le portrait du colonisé. Il admet que les rapports dominant-dominé s'analysent avec plus de passion, parce qu'il s'agit au fond d'une lutte, d'un combat où percent le ressentiment et la violence.

« La relation de domination est une relation refusée. Quand on est dominé, on ne veut pas être dominé, on le combat. La dépendance, elle, est une relation ambiguë. Elle est à la fois refusée et acceptée. En fait, la relation de dépendance est triangulaire : il y a le dépendant, le pourvoyeur et l'objet de pourvoyance (ce que le dépendant demande au pourvoyeur, attend de lui). Dans la médecine par exemple, le malade demande au médecin des soins, des médicaments, le retour à la santé. Or, le dépendant n'est pas content d'être dépendant. Vous savez, quand on est amoureux, on souffre aussi : si l'aimé ne vient pas à l'heure, s'impatiente, manque

de tendresse ou de gentillesse. C'est l'aspect négatif de la dépendance. Mais, d'autre part, si on soulève l'idée d'arrêter cette dépendance, le dépendant n'est pas d'accord. Prenez le fumeur le buveur : ils sont attachés à leur habitude tout en désirant s'en détacher, Vous voyez donc la différence avec la domination-sujétion : la dépendance est à la fois refusée et acceptée. C'est que dans la dépendance il y a des satisfactions, dans la sujétion il n'y en a pas.

« D'ailleurs, les pourvoyeurs intelligents sont ceux qui ne se contentent pas de dominer mais qui apportent un peu de gâteau. Par exemple, quelle différence y a-t-il entre colonisation française ou anglaise et le néo-colonialisme américain ? C'est que les Américains ont compris – coup de génie – qu'ils peuvent tenir un pays sans avoir besoin d'une domination directe et violente, en distribuant des jeans et du coca-cola. Vous-comprenez, si les gens aiment les jeans et le coca-cola, ils finissent par aimer la vie américaine. Je vous donne un autre exemple. Dans le couple, celui qui arrive à créer chez l'autre des besoins de lui. Donc, tant sur le plan collectif qu'individuel, le meilleur lien n'est pas la domination, qui est désastreuse. »

- Mais faut-il accepter les dépendances?

« Dans chaque cas, il faut se demander quel est le prix payé pour accepter une dépendance. D'abord, je pense qu'on ne peut être adulte si on ne comprend pas que tout se paie. Et pas seulement en argent, mais en relations diverses. »

Il faut se compromettre alors ?

« D'une certaine manière, oui. On n'a pas le choix. Vous savez quand on dit par dérision de quelqu'un qu'il est 'dans le système', qu'est-ce que ça veut dire ? Quel que soit l'endroit où l'on se trouve, on est dans un système et même dans plusieurs systèmes. Moi, par exemple, je suis professeur à l'Université de Paris, eh ! bien, je ne lance pas des cailloux dans les vitres de l'université. D'une certaine manière, j'accepte d'être dans le système d'éducation nationale.

« Il faut voir que le réel est plus complexe que le simple conflit. Je vous dirais que là où il y a dominance et sujétion, il y a presque toujours des relations de dépendance-pourvoyance qui y sont entremêlées. Maintenant, est-ce que ça atténue la chose ? Non. Je crois que ça nous permettrait probablement de mieux agir encore. Prenez une population en conflit de dominance-sujétion et dont vous vous apercevez qu'elle ne vote pas pour, son indépendance, pour sa libération. Par exemple, le référendum québécois. Vous savez, j'ai passé la nuit à la Délégation générale du Québec à observer les résultats du 20 mai. Vous comprenez, s'il n'y avait que les relations domination-sujétion, il serait légitime de se demander pourquoi les Québécois ne se révoltent pas. Mais, en réalité, beaucoup d'entre eux ont l'impression qu'ils ont avantage à ce que ça continue comme ça. Qu'ils aient tort ou non, je ne veux pas porter de jugement, d'ailleurs ça ne me regarde pas. Mais je crois qu'on comprendrait davantage la conduite de ceux qui ont voté pour le non, si l'on ajoutait le concept de dépendance. Celui-ci en fait n'annule pas le concept de domination, il vient le nuancer, le préciser. Sans ce concept, nous ne pouvons pas comprendre pourquoi certaines situations durent.

Il y a, d'autre part, une notion qui est assez importante dans la dépendance, c'est la croyance. La dépendance est faite en grande partie pas seulement de réalités mais de croyance en cette réalité. C'est assez fascinant. C'est comme la passion amoureuse, elle comporte beaucoup d'illusions et de désillusions. La personne n'a pas changé pourtant. Il y a avant et après. On se demande parfois avec stupeur ce qui s'est passé, ce qui a bien pu nous prendre. C'est toute la relation du besoin au désir. Je l'ai déjà écrit ailleurs : « Le besoin est sage et le désir est fou. » Dans le besoin, quand on a faim on mange. Mais le besoin amoureux lui, toutes les rêveries qu'il suggère, c'est fabuleux. »

-- Ne faudrait-il pas, comme l'enseignent les philosophies orientales, se détacher du désir qui crée sans cesse des besoins et des dépendances ?

« C'est une question très importante et très difficile. Dans la dépendance, il y a au fond le besoin. Mais à partir de là il y a toute la croyance qui joue. D'abord, on croit qu'on a besoin de tel être et non d'un autre. Il y a aussi le mythe du don juan. Une femme ne suffit pas, il en faut dix, vingt ou cent. C'est là toute l'efflorescence du désir. Vous avez donc raison de dire, que la solution, comme le proposent la plupart des grandes philosophies, c'est briser le désir. C'est une position qui paraît raisonnable. Du moment que c'est le désir qui est fou, il faut réduire celui-ci au maximum. C'est la position de toutes les voies ascétiques, en Occident aussi. Mais le hic, c'est que la plupart des productions humaines qui distinguent l'humanité sont des productions du désir. Je précise : l'art, la religion, l'amour, la philosophie sont des productions du désir, non du besoin.

Face aux difficultés matérielles ou psychiques, enfin toutes les situations qui ne sont pas solubles immédiatement ou à terme, l'homme a mis au point des « machines de survie » comme je les appelle. C'est une intuition que j'ai eue très tôt. Ces machines de survie, c'est d'abord des valeurs refuge et des institutions de défense. Le type même de la valeur refuge, c'est le système religieux évidemment. La religion a constitué de tout temps, et pour tous les peuples une très, très grande pourvoyance. »

- Si vous permettez, je vous ramène maintenant au Québec. Êtes-vous surpris de son évolution actuelle?

« Non. Même en 1960, quand j'ai eu mes premiers contacts avec le Québec, je disais que le Québécois était dans une situation de sujétion à la fois par rapport au Canada anglais et aux États-Unis. Je disais aux jeunes gens de l'époque, qui ont maintenant des postes de responsabilité, de chercher la spécificité du Québec. Il y a des mécanismes communs, mais je ne crois pas qu'il y ait de situation identique. Entre des situations similaires, il y a chaque fois des coefficients de différence. C'était aux Québécois eux-mêmes de chercher la spécificité de leur situation. Ici, ce n'est pas un duo classique qu'on trouve (colonisateur-colonisé), mais un trio : Québec-Canada anglais-États-Unis. Les Québécois sont fascinés par les États-Unis, comme le monde entier d'ailleurs. En fait, le problème qui se pose aux Québécois est un problème mondial. Nous nous rendons compte que nous avons à protéger notre personnalité, nos intérêts mêmes, mais bon gré mal gré nous sommes intéressés par cette civilisation. Mon fils, par exemple, est allé étudier l'informatique à Yale, quand il s'est aperçu en France que les Américains avaient toujours une longueur d'avance. Ça ne veut pas dire que nous devons nous soumettre et accepter la loi américaine mais les États-Unis nous apportent une pourvoyance non négligeable. Quand on analyse la situation québécoise, vous voyez que la notion de domination ne suffit manifestement pas. Il y a ici un niveau de vie élevé, une prospérité. Vous savez, je ne suis pas de ceux qui disent qu'il faudrait que les Québécois soient dans la misère pour qu'ils se révoltent. Je suis ravi du bien-être dont jouissent les Québécois. »

- Pouvez-vous entrevoir maintenant quel a été le thème principal de votre oeuvre la trame sur laquelle ont brodé tous vos essais et vos récits ?

« La notion de survie. Au fond, l'animal humain est très combatif. C'est une espèce très solide, heureusement, et qui peut survivre. Il y a des problèmes qu'il peut résoudre assez aisément (par l'ingéniosité, la technique) et d'autres qu'il ne peut pas résoudre. En particulier, l'agression de la nature et l'agression des autres hommes. C'est en général pour répondre à ces agressions-là qu'il construit des systèmes philosophiques. Une agression, on y répond soit par une autre agression soit par la négociation. Alors, disons que vous répondez par une agression. On vous agresse, on essaie de vous dominer et vous répondez vous-même par la violence. Mais on n'est pas toujours capable de répondre. Il y a des moments où on ne peut pas répondre. C'est pourquoi je ne crois pas qu'il y ait de civilisation définitive. Les civilisations triomphent et meurent, à tour de rôle. C'est le thème de mon roman, *Le Désert* : il n'y a pas de civilisation qui triomphe définitivement. Pourquoi ? Parce qu'on n'est jamais capable de répondre par une violence décisive. Et puis, il y a les conditions historiques, certains groupes se retrouvent à un moment donné en bonne position. Mais si vous ne pouvez répondre par la violence, vous répondez par la négociation. Et on trouve simultanément ces deux réponses. La première réponse c'est la domination, et la deuxième c'est la dépendance. Vous croyez qu'il n'y a pas de contradiction. Dans la domination, vous tâchez d'être le plus fort possible. Quand vous ne pouvez pas, vous négociez. Qu'est-ce que ça veut dire négocier, en fait ? Ça veut dire accepter une certaine

dépendance. C'est du jeu entre ces situations de dominance ou de sujétion, de dépendance ou de pourvoyance que se dessinent les physionomies relativement originales de chaque moment de la civilisation. »